



SUSAN CAIN

Préface de Christophe André

**LE
BONHEUR
D'ÊTRE
TRISTE**

La force des mélancoliques
dans un monde où le chagrin
est interdit

LEDUC 

Dans ce monde où règne la tyrannie de la pensée positive, la mélancolie n'a pas sa place. Elle est cette émotion négative dont il faut se défaire pour ne pas être faible.

Pourtant, pour Susan Cain, la mélancolie est avant tout une force motrice à la source de toutes les grandes réalisations humaines. Puisant dans son histoire personnelle et dans notre riche héritage culturel et historique, Susan Cain nous invite à reconsidérer la puissance sociale, créatrice et consolatrice de la mélancolie.

Alors si vous écoutez Leonard Cohen en boucle, si vous avez une conscience aiguë du temps qui passe, si vous trouvez les jours de pluie réconfortants et inspirants, vous faites sans nul doute partie des personnalités à forte tendance mélancolique. Grâce à ce livre, vous allez enfin comprendre en quoi cette part de vous-même recèle un pouvoir insoupçonné.

« [Le livre] que vous tenez entre vos mains m'a profondément touché et réjoui. [...] J'ai eu le sentiment qu'il avait été écrit pour moi. »

CHRISTOPHE ANDRÉ, AUTEUR DE CONSOLATIONS

« Encore une fois, Susan Cain a décrit ma vie et l'a reconnue ! »

GLENNON DOYLE, AUTRICE D'INDOMPTÉE

Diplômée de l'université de Princeton, **Susan Cain** est l'une des dix personnalités les plus influentes du monde (classement LinkedIn). Elle a fondé le prestigieux NextBigIdeaClub, aux côtés de Daniel Pink, Adam Grant et Malcolm Gladwell. Son précédent livre *La Force des discrets* est un phénomène mondial vendu à plus de 4 millions d'exemplaires et traduit dans 40 pays.

18 euros
Prix TTC France

ISBN: 979-10-285-2552-1



editionsleduc.com
LEDUC 



Rayons : Sciences
humaines,
Développement
personnel

LE BONHEUR D'ÊTRE TRISTE

REJOIGNEZ NOTRE COMMUNAUTÉ DE LECTEURS !

Inscrivez-vous à notre newsletter et recevez des informations sur nos parutions, nos événements, nos jeux-concours... et des cadeaux !

Rendez-vous ici : bit.ly/newsletterleduc

Retrouvez-nous sur notre site www.editionsleduc.com et sur les réseaux sociaux.



Leduc s'engage pour une fabrication écoresponsable !



« Des livres pour mieux vivre », c'est la devise de notre maison.

Et vivre mieux, c'est vivre en impactant positivement le monde qui nous entoure ! C'est pourquoi nous choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement, et qu'ils parcourent le moins de kilomètres possible avant d'arriver dans vos mains ! Pour en savoir plus, rendez-vous sur notre site.

Titre original : *Bittersweet*

Copyright © 2022 by Susan Cain

Tous droits réservés.

Première publication aux États-Unis par Crown,
une marque de Random House, une division de Penguin Random
House LLC, New York.

Traduit de l'anglais par Laurent Bury.

Suivi éditorial : Catherine Jardin

Relecture-correction : Audrey Peuportier

Maquette : Patrick Leleux PAO

Design de couverture : © Evan Gaffney

Image de couverture : Qweek / Getty images

Adaptation de couverture : Raphaëlle Faguer

Photo : © Aaron Fedor

© 2022, Leduc Éditions

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon

75015 Paris – France

ISBN : 979-10-285-2552-1

**SUSAN
CAIN**

**LE BONHEUR
D'ÊTRE
TRISTE**

**La force des mélancoliques
dans un monde où le chagrin
est interdit**

Traduit de l'anglais
par Laurent Bury

LE DUC ↗

Sommaire

NOTE DE L'AUTRICE	9
PRÉFACE par Christophe André	11
AVANT-PROPOS	21
PRÉLUDE – Le violoncelliste de Sarajevo	23
INTRODUCTION – La force du doux-amer	27
PREMIÈRE PARTIE	41
1 À quoi sert la tristesse ?	43
2 Pourquoi cherchons-nous l'amour « parfait » et inconditionnel ? (et quel est le rapport avec notre goût pour les chansons tristes, les jours pluvieux et même le divin ?)	67
3 La créativité est-elle associée à la tristesse, à la nostalgie – et à la transcendance ?	99
4 Comment supporter la perte de l'amour ?	127
DEUXIÈME PARTIE	161
5 Comment une nation fondée sur tant de chagrins a-t-elle pu se changer en une culture du sourire normatif ?	163
6 Comment transcender la positivité forcée sur le lieu de travail et ailleurs ?	185
TROISIÈME PARTIE	211
7 Faut-il tenter de vivre éternellement ?	213
8 Faut-il tenter de « surmonter » le chagrin et l'impermanence ?	231

9	Héritons-nous de la souffrance de nos parents et de nos ancêtres ? Si oui, pouvons-nous la transformer, plusieurs générations après ?	257
	CODA. Comment revenir à soi	287
	REMERCIEMENTS	301
	NOTES DE FIN	309

À la mémoire de Léonard Cohen

*There is a crack, a crack in everything.
That's how the light gets in.*

L. C., « Anthem »

« Grégoire le Grand (vers 540-604) parlait de *compunctio*, la douleur sainte ; le chagrin que l'on ressent face à ce qui est extrêmement beau [...]. L'expérience douce-amère vient de ce que l'homme est un sans-logis dans un monde imparfait, de ce qu'il a la conscience de la perfection et qu'il en éprouve en même temps le désir. Ce vide spirituel interne devient douloureusement réel face à la beauté. C'est là, entre ce qui est perdu et ce qui est désiré, que se forment les larmes saintes. »

Owe Wikström, professeur de psychologie de la religion à l'Université d'Uppsala

Note de l'autrice

Je travaille officiellement à ce livre depuis 2016, et de manière non officielle (comme vous l'apprendrez bientôt) depuis toujours. J'ai échangé avec des centaines de personnes, à l'oral ou à l'écrit, à propos de tout ce qui concerne le doux-amer¹; d'autres, dont j'ai lu les écrits, ont influencé ma réflexion. Parmi toutes ces personnes, quelques-unes sont mentionnées explicitement ; j'aurais aimé nommer tout le monde, mais cela rendrait mon livre illisible. Certains noms figurent donc uniquement dans les notes et les remerciements ; d'autres ont sûrement été oubliés par erreur. Je remercie tous ceux qui m'ont aidée.

Par ailleurs, pour des raisons de lisibilité, je n'ai pas utilisé les crochets d'ellipse dans certaines citations, mais j'ai veillé à ce que les mots supprimés ou ajoutés ne changent rien à ce que la personne voulait dire. Si vous souhaitez citer ces sources écrites dans leur version intégrale, vous trouverez tout dans les notes de fin de volume.

Enfin, j'ai modifié les noms et les détails permettant d'identifier certaines personnes dont je raconte l'histoire. Je n'ai pas vérifié les faits que les gens m'avaient confiés, mais j'ai seulement inclus ceux qui me semblaient vrais.

Préface

par Christophe André

Ça se passe lors du tournage d'une émission de télévision dont je suis un des chroniqueurs, et le thème du jour est la bienveillance². Je dois commenter des images montrant des gestes d'affection, et expliquer nos motivations à faire du bien à autrui. Les vidéos commencent à défiler : à un moment, elles montrent des gestes de soutien à des patients cancéreux, qui perdent leurs cheveux à cause de la chimiothérapie. On voit un coiffeur qui rase le crâne de son ami malade, puis, sans arrêter sa tondeuse, qui se rase le crâne lui aussi, et l'ami fond en larmes ; puis, un papa qui rase le crâne de sa petite fille, qui passe au sien, dans le même mouvement, et la petite fille sourit, émerveillée par ce papa si drôle et si proche. Je suis censé commenter tout ça, mais quand les vidéos cessent, je suis en larmes, incapable de prononcer le moindre mot. Grand silence sur le plateau. Les réalisateurs me demandent si on garde les images, ou si on les efface, pour filmer à nouveau la séquence, une fois que j'aurai repris mes esprits. Mais non, ça m'est égal qu'on me voie pleurer ; au contraire, après tout, puisque je passe mon temps à dire et écrire que nos émotions doivent vivre en nous. Et puis, je sais que ça va revenir à chaque fois qu'on va recommencer à projeter les vidéos. Alors, on continue, avec les larmes. Je suis aujourd'hui capable de me dire dans ma tête : « – Pourquoi tu pleures ? – Parce que c'est trop beau. » Cela n'a pas toujours été le cas.

Pendant très longtemps, la plus grande partie de ma vie en fait, j'ai cherché à cacher mes larmes, toutes les fois où elles montaient en moi : durant les enterrements ; en accompagnant des proches ou amis qui allaient mourir et en les saluant pour la dernière fois de leur vivant ; en croisant certains mendiants ; à chaque fois, je me retenais : surtout ne pas pleurer. Au cinéma, durant de nombreux films, je me souviens avoir tout fait pour réprimer mes larmes : me dire que ce n'était qu'une œuvre artificielle faite pour émouvoir ; penser au plateau, aux caméras, aux consignes du metteur en scène ; tourner les yeux dans tous les sens pour évacuer plus vite les pleurs ; tout faire pour ne pas renifler, ni attirer l'attention de mes voisins, même lorsqu'il s'agissait de proches.

Puis, avec le temps, cela m'est devenu impossible : les larmes étaient les plus fortes. Ma famille s'en est aperçue lors d'un de mes anniversaires, où devant les cadeaux et déclarations d'affection de mes filles, je n'ai pas pu donner le change. Je me suis dit que je vieillissais, que je devenais plus fragile ; j'ai pensé aux cours de psychiatrie de mes vieux maîtres, qui parlaient de « l'incontinence émotionnelle liée à l'âge » ; je me suis un peu agacé de ma sensiblerie. Puis peu à peu, j'ai compris que c'était autre chose, non l'expression d'une faiblesse, mais celle d'une richesse. J'ai compris que c'était une forme de sagesse existentielle qui me gagnait à mon insu. J'ai compris, enfin, qu'on pouvait pleurer non seulement de tristesse, mais aussi de bonheur et de sagesse, devant la beauté de certains moments, ou en prenant conscience de la vérité de notre condition humaine.

C'est pourquoi la lecture du livre que vous tenez entre vos mains m'a profondément touché et réjoui. Comme dans tous les grands ouvrages de psychologie, j'y ai vu

mes intuitions se transformer en idées claires ; et j'ai eu le sentiment qu'il avait été écrit pour moi. Je suis sûr que vous ressentirez cela, vous aussi. Il est difficile, bien sûr, de résumer ou présenter un ouvrage en quelques mots, mais il est précieux parfois de confronter nos avis de lectrices et de lecteurs ! Les lignes qui suivent souhaitent vous raconter ce qui m'a semblé important et précieux dans tout ce que ce livre m'a dévoilé ; et sans doute y trouverez-vous encore bien d'autres choses importantes pour vous.

Prendre soin de nos tristesses

Prendre soin de nos tristesses : l'idée n'est certes pas tout à fait nouvelle. L'écrivain Rainer-Maria Rilke l'avait déjà évoquée dans ses célèbres *Lettres à un jeune poète*, écrites entre 1903 et 1908 à un jeune officier de l'armée austro-hongroise âgé de 20 ans qui admirait son travail. Lorsqu'il les écrit, Rilke a à peine 27 ans, mais il pense déjà comme un vieux sage³ : « Aussi, ne devez-vous pas vous effrayer quand une tristesse se lève en vous, fût-elle une tristesse plus grande que toutes celles que vous avez vécues. Quand une inquiétude passe, comme ombre ou lumière de nuage, sur vos mains et sur votre faire, vous devez penser que quelque chose se fait en vous, que la vie ne vous a pas oublié, qu'elle vous tient dans sa main à elle et ne vous abandonnera pas. Pourquoi voulez-vous exclure de votre vie souffrances, inquiétudes, pesantes mélancolies, dont vous ignorez l'œuvre en vous ? »

C'est de nos tristesses qu'il faut prendre soin, pas de nos dépressions, bien sûr, qui sont des tristesses malades, et qui n'appellent pas écoute, mais traitement. Il ne s'agit pas non plus d'oublier nos bonheurs et nos émerveillements, et

tous nos autres ressentis émotionnels, qu'ils soient agréables ou douloureux. Car cet accueil de la tristesse, dont parle Rilke, et que Susan Cain explore tout au long de ce livre, ce n'est pas une posture existentielle romantique, mais un état de réceptivité à nos ressentis et à notre vie. Il s'agit de prendre soin de nos états d'âme, ces émotions discrètes, qui en disent long sur nous et notre rapport au monde. C'est un autre poète de langue allemande, Novalis, qui écrivait⁴ : « Le siège de l'âme est là où le monde intérieur et le monde extérieur se touchent. »

Ces ressentis émotionnels profonds sont parfois déstabilisants pour nous car ils prennent des visages complexes et subtils⁵, comme celui de la nostalgie. La nostalgie est le mélange en nous de la douceur et de la douleur des souvenirs. Il s'agit d'un état d'âme mêlant l'agréable (on se souvient de beaux instants), et le désagréable (on est triste, parfois désespéré, que ces moments soient passés). Longtemps, on a surtout mis l'accent sur ses aspects négatifs : la tristesse, le repli, la difficulté à accepter et à vivre le présent... Mais aujourd'hui, on s'intéresse aussi aux dimensions positives de la nostalgie, démontrées par la recherche scientifique : elle permet le rappel à la mémoire (et donc le renforcement) de souvenirs heureux, qui vont nous faire du bien ; elle peut nous pousser à entreprendre diverses actions pour réactiver ces souvenirs : par exemple, après avoir pensé à mon enfance, rappeler de vieux amis d'école, décider de revenir visiter ma région natale, reprendre les cours de piano que je suivais alors ; elle nous aide à mieux savoir qui nous sommes, et à développer notre « identité narrative » en nous reconnectant à ces moments forts de notre passé qui nous ont construits ; elle nous apprend à accepter la dimension doucement tragique de la vie humaine, le temps qui passe et ne revient pas ; et de ce

fait, elle peut augmenter notre intelligence du bonheur : la vie s'écoule vite, et la disparition des bonheurs passés doit nous pousser non à nous lamenter (nostalgie négative), mais à savourer encore plus fort le présent (nostalgie positive).

Toutefois, tant que la nostalgie consiste en un « désir d'on ne sait quoi », comme la définit Saint-Exupéry, nous sommes dans le flou. Mais Susan Cain nous pousse à aller plus loin

Nos douleurs nous rapprochent de nos valeurs

Les souffrances morales sont inévitables dans une vie humaine : c'est la mauvaise nouvelle portée par cet ouvrage (mais vous le saviez...). Cependant, ces souffrances sont profondément associées à nos valeurs : c'est la bonne nouvelle, car leur soulagement viendra toujours de là. Lorsque nous sommes blessés, nous tendons à nous écarter ensuite de ce qui nous a fait mal : c'est un réflexe ancestral, animal, précieux pour les blessures physiques, mais inopérant, voire dangereux, pour nos blessures psychiques. Si un chagrin d'amour nous pousse à fuir l'amour, si l'inconfort de la tristesse nous pousse à fuir la tristesse, nous nous en trouverons protégés mais appauvris, et bloqués dans notre croissance intérieure. Pour ne pas paraphraser ce qui est dit de manière lumineuse dans le livre, voici quelques passages si éclairants qu'ils pourraient vous servir, comme à moi, de mantras, ces petites phrases que l'on se répète pour que leur sagesse infuse en nous :

– « Rappelez-vous, l'endroit où vous souffrez est l'endroit que vous aimez. Vous souffrez *parce que* vous aimez. La meilleure réponse à la souffrance est donc de

vous immerger plus profondément dans votre amour. Et c'est exactement le contraire de ce que la plupart d'entre nous ont envie de faire. »

– « Quand vous vous connectez aux choses qui comptent profondément et qui vous élèvent, vous vous connectez simplement au lieu où vous pouvez être blessé et où vous l'avez peut-être été. Si l'amour est important pour vous, qu'allez-vous faire des trahisons que vous avez subies ? Si la joie de vous connecter aux autres est importante pour vous, qu'allez-vous faire de la douleur d'être mal compris ou de ne pouvoir comprendre les autres ? »

– « Tout ce que tu aimes, tu le perdras un jour. Mais à la fin, l'amour reviendra sous une forme différente. »

– « L'amour que vous avez perdu, ou celui auquel vous aspirez sans jamais l'avoir trouvé : cet amour existe éternellement. Il change de forme, mais il est toujours là. Il s'agira de le connaître sous sa forme nouvelle. »

Ce livre nous parle de ces moments étranges où il nous apparaît tout à coup évident que notre tristesse est désirable, non seulement parce qu'elle est douce, mais aussi parce qu'elle est féconde, révélatrice, qu'elle dévoile un univers auquel nous ne sommes habituellement pas attentifs. Elle nous fait réfléchir à ce qui compte vraiment dans nos vies : l'amour et le lien. Je parle de l'amour au sens large⁶, une émotion bien plus large, plus vaste, plus profonde et omniprésente que le traditionnel sentiment amoureux auquel on pense habituellement, fait d'attachement et d'idéalisation, souvent douloureux, souvent déçu.

Affection, amitié, sympathie, bienveillance, gentillesse, douceur, compassion, et bien d'autres encore : voilà tous les visages de l'amour ! C'est lui, cet amour, qui habitera nos pensées, quand viendra l'heure de notre mort : si le

temps et la lucidité nous en sont donnés, nous songerons alors à l'amour que nous avons reçu, et à celui qui nous aura manqué, à l'amour que nous aurons donné, à celui que nous n'aurons pas su exprimer, ou que nous aurons négligé de dire. C'est l'amour qui emplira nos pensées au moment de quitter cette terre, et non le souvenir de nos triomphes ou de nos défaites. Les poètes le savent, et nous le chantent depuis toujours, comme le génial Guillaume Apollinaire, dans *Zone* : « Maintenant tu marches dans Paris tout seul parmi la foule / Des troupeaux d'autobus mugissants près de toi roulent / L'angoisse de l'amour te serre le gosier / Comme si tu ne devais plus jamais être aimé ».

Élévations, transcendances et expériences d'éveil

Nous devons porter un regard poétique sur nos vies, seul antidote au matérialisme et à l'utilitarisme, qui les rongent doucement, les appauvrissent et les éteignent. C'est pourquoi ce livre nous invite aussi à accueillir et chérir tous les moments de révélation et d'élévation. Les moments où nous nous mettons à l'écoute de ce qui nous bouscule et nous dépasse : contempler la nature, se laisser pleinement émouvoir par la bonté ou les souffrances humaines, par l'art, l'écoute de la musique, surtout lorsqu'elle est triste (vous comprendrez bientôt pourquoi). Il s'agit ici d'une émotion qui n'est pas seulement de l'admiration, mais ce qu'on nomme élévation, étudiée par les chercheurs en psychologie positive⁷ et qui va naître au spectacle d'actions à forte valeur morale, d'amour ou d'altruisme (comme celles qui me faisaient pleurer et que je raconte au début de cette préface). Ce sentiment d'élévation nous fait presque toujours monter les larmes aux yeux. Il ne s'agit pas de

tristesse ou de sensiblerie, mais de beauté et de vérité. Vérité : la vie humaine est ainsi faite que nous n'y serons jamais pleinement protégés des adversités, du vieillissement, des maladies, et de la mort. Beauté : être aimé et aidé lorsque nous sommes plongés dans ces souffrances, c'est ce qu'il y a de plus beau au monde (et de plus indispensable).

Cette intelligence de vie ne nous vient pas seulement d'une réflexion délibérée. Elle surgit plutôt, en nous bousculant, à la suite d'expériences d'éveil, qui échappent à notre contrôle, à la suite de ressentis intimes qui déboulent tout à coup dans notre conscience, par surprise. Ressentir de tels moments d'éveil nécessite une pleine acceptation de l'expérience de l'instant présent ; d'où leur fréquence accrue chez les méditants⁸. Les supports d'éveils sont partout : les rires ou les pleurs d'un enfant, une étoile qui brille toute seule dans un ciel d'hiver, le bruit de nos pas dans une rue déserte, une vieille affiche à moitié arrachée et oubliée sur un mur, une chanson d'amour doucement triste... Lorsque les personnes parlent de leurs expériences d'éveil, elles décrivent différentes sensations : comme un voile qui se déchire, qui nous empêchait de voir ; comme une porte qui s'ouvre sur une pièce voisine, et qui nous révèle de la beauté, de l'harmonie, des souffrances ou des fragilités insoupçonnées, chez des proches ou des humains quels qu'ils soient. Alors, on s'immobilise intérieurement et on perçoit que quelque chose se passe, au-delà des apparences. Puis, on comprend que ces choses simples, ces moments simples, sont reliés à de l'important, du très important : l'absence de quelqu'un qu'on aime qui nous ouvre les yeux sur l'importance de l'amour (pour les parents, aller dans la chambre d'un enfant en vacances), ou la chute d'une feuille morte qui allume en nous la conscience de la mort et celle de l'éternité.

Préface

Il ne s'agit pas dans ces éveils d'une expérience hallucinatoire ou extatique : c'est toujours le même monde que nous habitons, mais vu avec des yeux différents, ceux de l'âme entière.

Fou celui qui cherche un abri...

C'est ce monde élargi que nous propose de découvrir ce livre : un monde où règnent la subtilité, la nuance, le mélange de doux et d'amer, un monde où l'on écoute de la musique triste sans retenir ses larmes, où l'on est bouleversé par l'amour, un monde dans lequel nos blessures ne nous poussent pas au repli, mais à l'ouverture.

Dans ce monde, nous n'avons plus à avoir peur de la vie, de ses souffrances et de ses bonheurs. Et nous pouvons comprendre ce que nous dit le poète Christian Bobin⁹ : « Fou celui qui se croit à l'abri. Je ne cherche pas un abri. Ce ne serait qu'un endroit pour y mourir sans bruit. Je cherche ce qui arrive quand on n'est plus protégé et qu'on n'a plus peur de rien. » Alors, si les larmes nous viennent à la lecture de ces pages, arrêtons-nous, sourions et de notre mieux, avec curiosité et bienveillance, accueillons tout ce qui viendra...

Christophe André,
Médecin psychiatre et auteur de
Consolations, celles que l'on reçoit et celles que l'on donne,
Éditions de L'Iconoclaste, 2022.

Avant-propos

Cher lecteur, chère lectrice,

Après cinq années de travail enthousiaste – et dix années de réactions passionnées des lecteurs de *La Force des discrets*¹⁰, – je suis ravie de vous faire partager mon nouveau livre, *Le Bonheur d'être triste*. Il s'agit, en résumé, de ma réponse à la question : Quels pouvoirs nous confère une vision douce-amère ou mélancolique de l'existence, et pourquoi sommes-nous restés si longtemps indifférents à sa valeur ?

Je suis sensible à ces pouvoirs depuis ma jeunesse, mais il m'a fallu plusieurs décennies pour les identifier et les comprendre. À mes yeux, le doux-amer est une tendance à la tristesse et à l'insatisfaction ; une conscience aiguë du passage du temps ; une joie douloureuse face à la beauté du monde. C'est reconnaître que la lumière et les ténèbres, la naissance et la mort, le doux et l'amer vont toujours de pair. Telle est la clef d'une vie épanouie et comblée. Si nous comprenons que tous les êtres humains connaissent ou connaîtront le chagrin et la perte, aussi bien que la joie, nous pouvons transformer la souffrance personnelle et collective en créativité, en spiritualité et en amour.

Ce livre associe récits et recherches scientifiques, et je m'y livre bien davantage qu'auparavant. Je parle de mon passage à l'âge adulte, de mes tristesses personnelles, de mes aspirations, de mes joies et de ma spiritualité. Ce genre de révélation est toujours un peu délicat pour moi, mais c'était le seul moyen d'atteindre mon objectif. Notre obsession

Le Bonheur d'être triste

du bonheur ne fait pas de nous des êtres heureux, sains ni entiers. Après avoir lu *Le Bonheur d'être triste*, j'espère que vous accepterez vos émotions et vos expériences plus sombres autant que les plus gaies, et que vous découvrirez ainsi ce qui constitue pour vous le sens le plus profond, la connexion la plus étroite.

Prélude

Le violoncelliste de Sarajevo¹¹

Une nuit, j'ai rêvé que je rencontrais une amie, la poétesse Mariana, à Sarajevo, ville de l'amour. Je me suis réveillée perplexe. Sarajevo, symbole de l'amour ? Le théâtre d'une des guerres civiles les plus sanglantes de la fin du xx^e siècle ?

Puis je me suis rappelé.

Vedran Smailović.

Le violoncelliste de Sarajevo.

*

28 mai 1992, Sarajevo est assiégée. Depuis des siècles, musulmans, Croates et Serbes cohabitent dans cette ville de tramways et de pâtisseries, de jardins publics où les cygnes glissent sur les lacs, de mosquées ottomanes et de cathédrales orthodoxes. Une ville à trois religions, à trois peuples, mais où jusque récemment, personne ne se demandait vraiment qui était quoi. Ils savaient mais préféraient ne pas savoir, afin de se rencontrer en voisins pour prendre le café ou un kebab, pour suivre les cours de la même université, et parfois même pour se marier et avoir des enfants entre eux.

Mais maintenant, c'est la guerre civile. Les hommes des collines qui flanquent la ville ont coupé l'alimentation en électricité et en eau. Le stade olympique construit en 1984 a brûlé, ses terrains ont été transformés en cimetières

improvisés. Les immeubles sont criblés d'impacts d'obus, les feux de circulation sont cassés, les rues sont désertes. On n'entend que le crépitement des tirs.

Jusqu'à cet instant, où les premières mesures de l'*Adagio* d'Albinoni¹² remplissent la rue piétonne, devant une boulangerie bombardée.

Connaissez-vous cette musique ? Non ? Alors vous devriez peut-être l'écouter tout de suite : [youtube.com/watch?v=knIgcjuhlhg](https://www.youtube.com/watch?v=knIgcjuhlhg). Elle est délicieuse, obsédante, d'une infinie tristesse. Vedran Smailović, premier violoncelle à l'Opéra de Sarajevo, la joue en l'honneur des 22 personnes tuées la veille par un obus de mortier alors qu'elles faisaient la queue pour acheter du pain. Smailović était tout près quand l'explosion a eu lieu ; il a aidé à emmener les blessés. Maintenant, il est de retour sur la scène du carnage, habillé comme pour un soir à l'opéra, en queue-de-pie et chemise blanche. Il est assis parmi les débris, sur une chaise en plastique blanc, le violoncelle entre les jambes. Les notes suppliantes de l'*Adagio* s'élèvent dans le ciel.

Tout autour de lui, les fusils tirent, les bombes éclatent, les mitrailleuses crépitent. Smailović continue à jouer. Il le fera pendant vingt-deux jours, pour chacune des personnes tuées devant la boulangerie. Et les balles ne l'atteindront jamais.

C'est une ville nichée au creux d'une vallée, entourée de montagnes d'où les snipers visent des citoyens affamés. Certains attendent des heures avant de traverser la rue, puis foncent comme des cerfs pourchassés. Mais cet homme est assis au milieu d'une place, en tenue de concert, comme s'il avait tout son temps.

Vous me demandez si je suis fou de jouer du violoncelle dans une zone de conflit, dit-il. Pourquoi ne leur demandez-vous pas à EUX s'ils sont fous de bombarder Sarajevo ?

Son geste trouve un écho dans toute la ville, porté par les ondes. Bientôt, il s'exprimera dans un roman, dans un

film. Mais d'abord, durant les jours les plus noirs du siège, Smailović incitera d'autres musiciens à descendre dans la rue avec leur instrument. Certains seront tués alors qu'ils n'interprètent ni de la musique martiale, pour dresser les soldats contre les snipers, ni de la variété, pour distraire les gens. Les attaquants détruisent tout avec leurs fusils et leurs bombes, et les musiciens répondent par la musique la plus douce-amère qu'ils connaissent.

« Nous ne sommes pas des combattants », disent les violons ; « Nous ne sommes pas non plus des victimes », renchérissent les altos. « Nous ne sommes que des humains », chantent les violoncelles, « rien que des humains : nous sommes imparfaits et beaux et nous avons soif d'amour ».

*

Quelques mois plus tard. La guerre civile continue à faire rage, et Allan Little, correspondant de guerre, voit sortir d'une forêt une procession de 40 000 civils. Ils marchent à travers les bois depuis quarante-huit heures, fuyant une attaque.

Parmi eux, un homme âgé de quatre-vingts ans. Il paraît désespéré, épuisé. L'homme s'approche de Little et lui demande s'il a vu sa femme. Ils ont été séparés pendant cette longue marche, explique-t-il.

Little ne l'a pas vue, mais en bon journaliste, il demande à l'homme s'il est prêt à se déclarer musulman ou croate. Et la réponse de cet homme, raconte Little des années plus tard dans un fabuleux reportage diffusé par la BBC, le remplit encore de honte, quelques décennies plus tard.

« Je suis musicien », dit le vieil homme¹³.